

Individu & nation

ISSN : 1961-9731

: Université de Bourgogne

vol. 3 | 2009

Norbert Elias, « un marginal établi » ?

Autocontrainte et processus de décivilisation : la conception d'Elias

Article publié le 20 avril 2009.

Sabine Delzescaux

DOI : 10.58335/individuetnation.196

🔗 <http://preo.ube.fr/individuetnation/index.php?id=196>

Sabine Delzescaux, « Autocontrainte et processus de décivilisation : la conception d'Elias », *Individu & nation* [], vol. 3 | 2009, publié le 20 avril 2009 et consulté le 02 mai 2026. DOI : 10.58335/individuetnation.196. URL : <http://preo.ube.fr/individuetnation/index.php?id=196>

La revue *Individu & nation* autorise et encourage le dépôt de ce pdf dans des archives ouvertes.

PREO

PREO est une plateforme de diffusion voie diamant.

Autocontrainte et processus de décivilisation : la conception d'Elias

Individu & nation

Article publié le 20 avril 2009.

vol. 3 | 2009

Norbert Elias, « un marginal établi » ?

Sabine Delzescaux

DOI : 10.58335/individuetnation.196

🌐 <http://preo.ube.fr/individuetnation/index.php?id=196>

-
1. Position du problème
 2. Le processus de formation de l'« habitus national » allemand
 3. Les apories de l'analyse
-

- 1 Il aura fallu très précisément un demi-siècle à Norbert Elias pour rendre publique son analyse, non pas du régime national-socialiste en tant que tel, mais de « l'entreprise de destruction » perpétrée sous son égide. « Qu'est-ce qui rend possible une telle entreprise ? », c'est cette question de fond que pose le sociologue allemand. Il publie *Über den Prozeß der Zivilisation* en 1939 et ses *Studien über die Deutschen* en 1989, mais quoique cinquante ans séparent ces deux études, on ne saurait dissocier aujourd'hui leur lecture. Ou plus précisément, on ne saurait appréhender le corpus de textes réunis dans *Studien über die Deutschen* sans avoir en mémoire la théorie de la civilisation qu'il développe dès 1936. Elias lui-même nous engage à établir un tel lien en assimilant la politique mise en œuvre par le parti national-socialiste à une « poussée de décivilisation ». S'il convient de le suivre dans cette voie, ce parti pris, toutefois, ne va pas sans soulever des interrogations. La première concerne l'hypothèse selon laquelle on ne peut pas comprendre « l'entreprise de destruction » national-socialiste si on ne procède pas à une analyse approfondie du processus spécifique de formation de l'« habitus national allemand ». Si tel est le cas, on peut

se demander en quoi ou jusqu'à quel point la thèse développée dans *Über den Prozeß der Zivilisation* se trouve engagée. La deuxième interrogation est étroitement liée à la première. Compte tenu des voies réflexives empruntées par Elias dans *Studien über die Deutschen*, on peut aussi s'interroger sur la pertinence du dualisme conceptuel « civilisation/barbarie » ou « civilisation/décivilisation » ?

1. Position du problème

- 2 Sans doute est-il nécessaire, dans un premier temps, de revenir sur les termes dans lesquels Elias formule la problématique qu'il entend traiter dans le cadre de cet ouvrage. Cette dernière met fondamentalement en jeu la question de la « barbarie », Elias parlant à propos du « meurtre de masse » perpétré sous le régime national-socialiste de « profonde régression vers la barbarie », de « poussée de barbarisation » [*Barbarisierungsschub*] ou encore de « poussée de déformalisation » [*Informalisierungsschub*], de « décivilisation ». S'il faut porter attention à cette terminologie, c'est qu'elle trace véritablement les contours du cadre réflexif dans lequel Elias entend inscrire son analyse et ce sont ceux qui sont déjà circonscrits dans *Über den Prozeß der Zivilisation*. Ce cadre réflexif, en effet, nous engage à penser l'« entreprise de destruction » national-socialiste, non pas en termes de « folie », et en particulier de « folie des masses », pour reprendre l'expression d'Hermann Broch (Broch 2008), mais en termes de « régression », d'« effondrement des contrôles civilisateurs », un effondrement dont il est d'autant plus nécessaire de comprendre les ressorts qu'une « telle éruption de brutalité et de barbarie » peut, nous dit-il, « directement provenir de tendances qui sont inhérentes à la structure des sociétés industrielles modernes » (Elias 1989 : 395).
- 3 Pour ressaisir les implications de cette formulation, il est nécessaire de rappeler préalablement et brièvement en quoi consiste le procès de civilisation dont Elias soutient qu'il constitue l'un des faits les plus significatifs de la modernité. Disons, tout d'abord, que ce processus correspond à un processus séculaire de formation de puissants mécanismes d'autocontraintes qui s'imposent avec force aux individus des sociétés européennes occidentales. En effet, la régulation de leurs affects et de leurs pulsions devient moins tributaire, au fil des siècles, de l'exercice d'une contrainte extérieure forte que de la pres-

sion exercée par les « instances de la personnalité » et en particulier par l'« instance surmoïque » dont Elias souligne qu'elle est devenue à la fois plus stable, plus différenciée et plus généralisée (Delzescaux 2007 : 201-212). On a donc assisté, selon lui, à une véritable modification de l'équilibre entre les « contraintes extérieures » qui pèsent sur les individus (via l'exercice d'un contrôle familial ou social spécifique¹) et leurs « autocontraintes », les normes de comportements étant désormais plus fortement assujetties au joug des secondes que des premières. En d'autres termes, ce qui marque la modernité, c'est une transformation profonde de l'économie psychique et pulsionnelle des individus, la formation d'un « habitus civilisé » garantissant un lien social pacifié, c'est-à-dire l'exclusion du recours à l'exercice de la violence physique comme mode privilégié de résolution des conflits. Pour comprendre ce processus de transformation de l'économie psychique, Elias nous enjoint d'examiner avec lui le processus de formation de l'État, et notamment de l'État français, la société de cour ayant joué, à son sens, un rôle clé dans ce processus. Ainsi met-il l'accent sur l'analyse de la dynamique des relations entre la noblesse, la bourgeoisie et la royauté qui, sous le règne de Louis XIV, a impulsé de manière déterminante la formation de cet habitus. En faisant de la société de cour une « structure de domination » destinée à consolider son pouvoir, Louis XIV a été l'un des principaux artisans de cette transformation de l'économie psychique et pulsionnelle. La contrainte extérieure que constituait en effet l'étiquette – à laquelle tous les courtisans étaient sommés de se soumettre sous peine d'entrer en disgrâce et de perdre leur prestige social et leur rang – s'est trouvée progressivement incorporée à la structure de la personnalité des individus, la maîtrise de soi (qui implique la maîtrise des affects et des pulsions et qui forme la pierre angulaire de cette étiquette) devenant, pour ainsi dire, partie intégrante de l'« habitus social » des individus engagés dans ce processus « à long terme, aveugle et non planifié ».

4 Ayant clarifié ce point, nous pouvons revenir à la question de la « poussée de barbarisation » qui s'accomplit sous le Troisième Reich, « poussée » dont Elias cherche à comprendre les fondements. Dans le texte intitulé *Der Zusammenbruch der Zivilisation (L'effondrement de la civilisation, 1961-1962)*, il revient très précisément sur ce qui constitue, pour lui, le cœur du problème :

Le problème essentiel que soulève [le] meurtre de masse perpétré, au nom d'une nation, contre des hommes, des femmes et des enfants par un groupe étranger, ne réside pas, tout bien considéré, dans l'acte en soi, mais dans son inconciliabilité avec les normes que l'on est accoutumé à regarder comme la marque distinctive des sociétés les plus hautement développées de notre temps (Elias 1989 : 394).

- 5 Comment comprendre, par conséquent, l'affaiblissement, chez ce « peuple hautement civilisé » qu'incarnait le peuple allemand, des instances surmoïques et des mécanismes identificatoires et l'effondrement corrélatif des mécanismes d'autocontrôles ? Tout comme il l'avait fait pour le « procès de civilisation », Elias va procéder à une historicisation radicale du problème et nous ramener, pour répondre à cette question, à l'analyse des conditions sociales et historiques de production de la « barbarie ». Autrement dit, si l'on veut comprendre la « poussée de barbarie » qui se produit sous l'égide du national-socialisme, il est nécessaire d'analyser les conditions sociales et historiques de formation de l'habitus qui en accepte la perpétuation. D'où les voies de réflexion empruntées par Elias dans les études réunies dans *Studien über die Deutschen* qui ont pour objectif, ainsi qu'il le rappelle, en introduction, de mettre en relief « les développements de l'habitus national des Allemands qui ont rendu possible, à l'époque d'Hitler, une poussée de décivilisation et de mettre [ces derniers] en lien avec le processus à long terme de formation de l'État allemand » (Elias 1989 : 7).

2. Le processus de formation de l'« habitus national » allemand

- 6 Pour comprendre l'« effondrement de la norme de la conscience civilisée » (Elias 1989 : 45)², Elias nous ramène donc à la problématique de l'« habitus social » des individus et de sa formation, un « habitus multistratifié » dont il souligne le caractère éminemment « modérable », plastique, ce qui explique le fait qu'il ne puisse être ressaisi que dans son épaisseur historique. D'où aussi la proposition d'Elias d'étudier ce processus « à long terme, aveugle et non planifié » de formation de l'« habitus national » des Allemands qui constitue l'une des strates de leur « habitus social ».

- 7 Pour étudier ce processus, c'est une nouvelle fois à l'analyse du processus de formation de l'État qu'il nous ramène. Mais alors que l'analyse socio-historique du processus de formation de l'État français l'avait amené à mettre l'accent sur les effets civilisateurs de la tradition centralisatrice via l'interpénétration des codes de comportements aristocratiques et bourgeois, l'analyse socio-historique du processus de formation de l'État allemand le conduit, à l'inverse, à mettre en relief les effets délétères de la « dislocation du pouvoir central sur l'habitus national allemand ». On ne peut comprendre, selon lui, l'extrême valorisation des modèles « autocratiques » de gouvernement si on ne tient pas compte des effets « traumatiques » sur les Allemands et leur « image du nous » du morcellement territorial et des expériences récurrentes, sur le plan intérieur, des guerres et de la « désunion ». Ce n'est qu'en 1871 que Bismarck réalise l'« unification nationale » et Elias rappelle que jusqu'alors les cours féodales régionales entretenaient de puissants liens de rivalités et qu'elles maintenaient des barrières très étanches entre les différentes couches sociales. Là où, en France, la société de cour avait permis le brassage des normes de comportements aristocratiques et bourgeoises, l'existence, en Allemagne, d'une pluralité de cours princières et l'exclusion de la bourgeoisie des fonctions de gouvernement, interdisait un tel brassage. Et lorsque, enfin, les élites bourgeoises avaient pu intégrer les « bonnes sociétés », cette intégration s'était faite par le biais des « associations combattives d'étudiants » [*schlagende Verbindungen*], dont Elias rappelle qu'elles valorisaient les modèles militaires de comportement. Il revient très longuement sur la pérennisation de la pratique du duel en Allemagne, le « droit de demander réparation par les armes » [*Satisfaktionsfähigkeit*] dont disposaient ces associations d'étudiants n'ayant pas seulement une fonction d'éducation pour les jeunes recrues, mais également une fonction de « distinction ». Le recours à l'exercice de la violence physique est donc perçu, dans ces cercles, comme un modèle de comportement désirable puisqu'il confère à ceux qui disposent de ce droit « honneur », « prestige », « charisme de groupe », bref, il leur permet de se constituer en groupe « établi » et vient étayer leur « estime de soi ». Au même titre donc que l'étiquette, qui a joué un rôle majeur dans le processus de formation de l'« habitus civilisé », la pratique du duel a contribué, selon Elias, au façonnage d'un « habitus humain » qu'il qualifie de « sans pitié » [*ohne Mitleid*]. Ce point est pour lui important car, une fois « l'unité natio-

nale » réalisée, et alors qu'une fraction des couches sociales bourgeoises restait portée par des valeurs humanistes et un idéalisme culturel proche des Lumières, une autre fraction de plus en plus importante allait reprendre à son compte l'« ethos guerrier » cher à l'aristocratie, mais dans une version « bourgeoisifiée », c'est-à-dire une version marquée par « une déformation sociale » des codes de comportements aristocratiques. C'est là la spécificité du processus de « démocratisation fonctionnelle » en Allemagne, ce processus renvoyant à la « réduction des différentiels de pouvoir » entre les « gouvernants » et les « gouvernés », et notamment entre les couches sociales aristocratiques et les couches sociales bourgeoises. Autrement dit, la « romantisation du pouvoir » et « de la violence » en Allemagne et l'attrait corrélatif d'une grande partie du peuple allemand envers un modèle « autocratique de pouvoir » trouvent là, selon Elias, un de leurs plus puissants étayages. Dès lors, l'espoir de voir restaurer « la grandeur perdue » de l'Allemagne, « grandeur » dont le Saint Empire était le symbole, put aisément être réactivé consécutivement d'abord à l'« unification nationale » mais aussi, plus tard, avec l'avènement de Hitler au pouvoir. Elias insiste tout particulièrement sur le fait que l'« idéal national allemand »³ a été profondément marqué par la « tradition autocratique », la restauration de la « grandeur perdue » émanant toujours de ce type de pouvoir. Or ce développement socio-historique ne va pas sans conséquence pour la formation de l'« habitus social » dans la mesure où les « autocontraintes » restent, dans un tel contexte, fortement tributaires de l'exercice d'une « contrainte extérieure » toujours prédominante. C'est donc aussi à la lumière de ce processus que l'on peut comprendre le « désir ardent de soumission au maître », ainsi que la véritable « identification à l'agresseur » qu'Elias considère comme une « disposition récurrente » de l'« habitus social allemand », et que l'on peut comprendre aussi le rejet dont la République de Weimar a fait l'objet. Elias rappelle que l'effondrement du monopole étatique de la violence sous la République de Weimar et l'exacerbation de la « violence extra-parlementaire » s'inscrivent dans le droit fil de cette histoire.

8 On pourrait dire, en résumé, que le surgissement de la violence et la perpétration d'un meurtre de masse tel qu'il a été réalisé sous l'égide du parti national-socialiste restent incompréhensibles si l'on méconnaît l'importance du processus à long terme d'intégration des normes

d'autocontraintes et leur prévalence nécessaire par rapport aux contraintes extérieures. C'est un point tout à fait fondamental car, pour Elias, l'émergence et la pérennisation de formes démocratiques d'exercice du pouvoir dépendent de la constitution d'un tel équilibre.

3. Les apories de l'analyse

- 9 Ayant apporté des précisions tant sur le « procès de civilisation » que sur l'analyse déployée dans le corpus de textes qui composent *Studien über die Deutschen*, nous pouvons maintenant essayer de cerner davantage le caractère aporétique des voies de réflexion ouvertes par Elias. Il convient tout d'abord de réexaminer les implications de ce positionnement bien spécifique du problème que propose d'entrée de jeu Elias. On ne saurait, en effet, ignorer le hiatus qui existe entre la problématisation du sujet lui-même et l'orientation théorique que développe Elias pour le traiter. Concernant la problématisation du sujet, ce dernier nous dit en substance que l'exercice du pouvoir national-socialiste ne saurait correspondre à une forme permanente d'exercice du pouvoir, d'où le terme de « poussée de décivilisation ». Il nous dit également que cette « poussée » constitue une véritable « régression », c'est-à-dire qu'elle opère dans un mouvement inverse au processus plus large de civilisation dont il s'est efforcé de montrer qu'il constituait un des faits marquants de l'évolution des sociétés européennes occidentales. Si donc on suit Elias dans ce raisonnement, il faut faire l'hypothèse que les Allemands étaient dotés d'un « habitus civilisé », la « structure sociale de leur personnalité » se caractérisant précisément par une stabilité des instances surmoïques et une prévalence de ces instances dans le processus de régulation des pulsions. Or, ce que met à jour l'étude du processus de formation de « l'habitus national allemand », c'est au contraire la prévalence continue des « contraintes extérieures » sur les « autocontraintes », ces dernières restant assujetties au mode autocratique d'exercice du pouvoir. En attirant, par conséquent, notre attention sur la singularité de cet habitus façonné dans le cadre d'un processus de formation de l'État tout à fait spécifique lui aussi, Elias met à mal l'articulation qu'il établit spontanément avec le cadre conceptuel mobilisé dans *Über den Prozeß der Zivilisation*. D'un point de vue théorique, on voit mal comment maintenir cette articulation. Soit le terme « décivilisation » est un terme purement descriptif qui renvoie à la transgression de l'in-

terdit de tuer, et plus largement au recours à l'exercice de la violence physique comme mode privilégié de résolution des conflits, et dans ce cas de figure, son acception ne peut être que très étroite et elle n'a aucune valeur analytique. Soit le terme « décivilisation » renvoie effectivement à un processus d'effondrement des contrôles civilisateurs et, dans ce cas de figure, la question à laquelle il renvoie est celle de la « solidité » et de la « permanence des mécanismes d'autocontrainte ». Le cadre conceptuel développé dans *Über den Prozeß der Zivilisation* peut être pris, dans ce cas de figure, comme cadre réflexif, mais si l'on prend l'exemple de l'Allemagne, ce cadre est difficilement mobilisable dans la mesure où les analyses développées par Elias dans *Studien über die Deutschen* montrent que l'habitus social des Allemands ne présentait pas les caractéristiques de l'« habitus civilisé ». Est-ce à dire qu'il faut récuser ce cadre conceptuel pour analyser l'entreprise de destruction national-socialiste ? Si on maintient l'hypothèse qu'à l'instar d'autres nations européennes comme la France ou l'Angleterre, l'Allemagne s'est trouvée elle aussi engagée dans un processus de civilisation au sens où l'entend Elias, alors c'est la question du rythme auquel se déroule un tel processus qui se trouve posée et non plus celle de la vulnérabilité des mécanismes d'autocontrainte. Autrement dit, ce à quoi nous renvoie implicitement Elias, c'est au fait que l'Allemagne ne se trouvait pas vraisemblablement au même niveau d'intégration par rapport au processus de civilisation que d'autres nations comme la France ou l'Angleterre. On voit bien là comment se produit un glissement de la pensée car ce qui se trouve engagé dans cette assertion, c'est bien l'idée de stades spécifiques et successifs du processus de civilisation, cette idée étant d'ailleurs présente dans *Über den Prozeß der Zivilisation*. Elle fut même l'objet de controverses avec les anthropologues⁴, qui précisément reprochaient à Elias le caractère à tout le moins normatif de sa théorie. On touche ici à la difficulté qu'a toujours eue Elias d'ériger le terme même de « civilisation » au rang de « concept », c'est-à-dire d'en faire un terme pour ainsi dire « technique » rendant compte d'un processus spécifique. En parlant d'« effondrement de la civilisation » et en parlant de « poussée de barbarisation », on peut se demander s'il ne ravive pas, à son insu, la dimension normative de ce terme qui, dans son acception courante ou « populaire », pour reprendre l'expression de S. Mennell, mettait justement en jeu l'opposition « civilisation/barbarie ». Le choix de J. Goudsblom (Goudsblom 1997), un

des héritiers de la pensée d'Elias, d'utiliser l'expression « processus de civilisation » comme un « équivalent 'dynamique' du concept de 'culture' » chez les anthropologues, donc dans un sens plutôt descriptif, montre bien les difficultés que soulève la théorisation d'Elias. Est-ce à dire qu'elle ne peut pas être mobilisée pour penser le lien social et notamment sa destruction ? Nous ne le pensons pas. En soulignant la spécificité du processus de formation de l'« habitus social et national » des Allemands et en mettant l'accent sur l'importance des conditions sociales et historiques de production d'un habitus, la question, fondamentale nous semble-t-il, qu'il pose en creux est aussi celle de la capacité à résister, individuellement et collectivement, aux injonctions meurtrières de l'État. On revient là au cœur de ses préoccupations intellectuelles, la question, pour Elias – dont, rappelons-le, la mère est décédée à Auschwitz en 1941 – étant toujours de comprendre l'occurrence de la violence et du meurtre de masse. Or, plutôt que de rabattre sur les individus et leur personnalité propre cette capacité à résister et à rester « civilisé » au sens où il l'entend, il nous engage à nouveau à toujours considérer l'« empreinte sociale » dont l'économie psychique et pulsionnelle des individus porte la marque, une empreinte façonnée par la structure des interdépendances au niveau social, cette dernière devant toujours être, de surcroît, considérée d'un point de vue diachronique. Le caractère aporétique de sa théorisation ne doit donc pas nous amener à méconnaître les prolongements des voies de réflexions qu'il ouvre dans *Studien über die Deutschen*. S'il paraît difficile de maintenir l'opposition civilisation/barbarie que suggère la formulation de sa problématique, il convient en revanche de porter attention à la spécificité des processus de formation des « habitus sociaux ». Si l'on revient à la question de l'« habitus civilisé » qui correspond à une structuration spécifique de la « personnalité sociale » des individus – et nous concluons sur ce point qui permet d'ouvrir le débat –, il apparaît qu'il répond à une structuration spécifique du pouvoir et de sa « répartition sociale » au sein d'un groupe social donné, l'évolution de cette structuration du pouvoir et des « interdépendances relationnelles » qui en découlent ayant joué un rôle décisif dans l'affermissement et la stabilisation des mécanismes d'autocontraintes. Le fait que le processus de formation de l'« habitus social » des Allemands ouvre à d'autres caractéristiques en termes de mécanismes d'autocontraintes peut nous conduire à prolonger la réflexion d'Elias et à nous interroger plus spécifiquement

et plus finement sur les conditions sociales et historiques d'émergence du « sujet démocratique ».

Broch, Hermann (2008). *Théorie de la folie des masses*, (1979), Paris : Éditions de l'éclat..

Delzescaux, Sabine (2001). *Norbert Elias. Une sociologie des processus*, Paris : L'Harmattan.

Delzescaux, Sabine (2002). *Norbert Elias. Civilisation et décivilisation*, Paris : L'Harmattan.

Delzescaux Sabine (2007), « Autocontrainte et instance surmoïque : éléments de réflexion sur la référence d'Elias à la psychanalyse freudienne », in : *Nouvelle revue de psychosociologie*, N°4, 201-212.

Elias, Norbert (1976). *Über den Prozeß der Zivilisation. Soziogenetische und Psychogenetische Untersuchungen*, 2 Bände, (1939), Frankfurt am Main : Suhrkamp.

Elias, Norbert (1989). *Studien über die Deutschen. Machtkämpfe und Habitusentwicklung in 19. und 20. Jahrhundert*, Frankfurt am Main : Suhrkamp.

Goudsblom, Johan (1997). « Penser avec Elias », in : Garrigou, Alain, Lacroix, Bernard, dir. *Norbert Elias, la politique et l'Histoire*, Paris : Éditions La Découverte, 302-310.

1 On peut évoquer à titre d'exemple celles qu'exercent des institutions comme l'armée ou la police.

2 Elias parlera aussi d'un « processus de décomposition de la conscience » (Elias 1989 : 259).

3 L'« idéal national » correspond, pour Elias, à une forme spécifique d'« identité du nous ».

4 L'anthropologue A. Blok, en particulier, avait qualifié sa théorie de « raciste » (Delzescaux 2002).

Français

Dans son livre intitulé *Studien über die Deutschen*, Norbert Elias note que le problème essentiel que soulève [le] meurtre de masse perpétré au nom d'une nation contre des hommes, des femmes et des enfants par un groupe étranger ne réside pas tout bien considéré, dans l'acte en soi, mais dans son

inconciliabilité avec les normes que l'on est accoutumé à regarder comme la marque distinctive des sociétés les plus hautement développées de notre temps (Elias 1989 : 394).

Si une telle assertion montre combien sa réflexion sur les processus de « décivilisation » s'inscrit dans le prolongement de sa théorie première du « processus de civilisation », cette dernière, cependant, ne va pas sans susciter un certain étonnement. Comment interpréter, en effet, l'hypothèse d'un processus spécifique de formation de l'« habitus social » et « national allemand » développée dans les différents textes qui composent l'ouvrage, alors même que se trouve implicitement mise en jeu la problématique phare de l'« habitus civilisé » dont Elias nous dit qu'il s'est effondré ?

English

In his book entitled *Studien über die Deutschen (The Germans)*, Norbert Elias notes that the main problem raised by the mass murder perpetrated on behalf of a nation against men, women and children from an alien group, does not, after all, lie in the act itself but rather in its incompatibility with the standards which have come to be regarded as distinguishing marks of the most highly developed societies of our time.

If such an assertion shows how much his reflection on the decivilization process complements his first theory of the civilization process, this latest theory will no doubt cause a certain astonishment. Indeed, how are we to interpret the hypothesis of a specific process of formation of the social habitus and the German national habitus developed in the different texts composing this study, given that the problematic highlight on the civilized habitus, which according to Elias had collapsed, is implicitly being questioned ?

Mots-clés

Habitus, civilisation, poussée de décivilisation, effondrement des contrôles civilisateurs, barbarisation

Sabine Delzescaux

Maître de Conférences, Laboratoire IRISSO, Université Paris-Dauphine, Place du Maréchal de Lattre de Tassigny 75016 Paris – [sabine.delzescaux \[at\] dauphine.fr](mailto:sabine.delzescaux@dauphine.fr)

IDREF : <https://www.idref.fr/061042021>

ISNI : <http://www.isni.org/0000000117672522>

BNF : <https://data.bnf.fr/fr/14421792>